

L'ASSOCIATION POUR LA JUBILATION DES
CINÉPHILES VOUS PROPOSE AU CINÉMARIVAUX
À MÂCON :



Jeudi 05/05/2022 18h30

Dimanche 08/05 19h00

Lundi 09/05 14h00

Nous

De Alice Diop

France – VF - 1h57

Court-métrage : AIR FRAIS de Guillaume Darbellay (Fiction – 4'25)

Une jeune fille achète une caméra 360° et commence à filmer tout le temps. Un comportement qui surprend son entourage. Quelle idée a-t-elle derrière la tête ?

Alice Diop est née en 1979 à Aulnay-sous-bois, dans une famille sénégalaise. Elle est l'auteure de plusieurs documentaires dans lesquels elle porte un regard neuf, tant sociologique que cinématographique, sur le quartier de son enfance, sur la diversité, sur l'immigration. Son cinéma s'intéresse à ceux que l'on ne voit pas, en vue de combattre les idées reçues. Elle a six films dont *La Permanence* (2016) - Prix de la compétition française au festival Cinéma du Réel en 2016.

ENTRETIEN AVEC ALICE DIOP

Le film a pris naissance avec la lecture du livre de François Maspéro intitulé *Les Passagers du Roissy Express*. Comment s'est passée la rencontre avec ce livre ?

Le livre de Maspéro raconte la randonnée d'un écrivain le long du RER B, une ligne de train de banlieue, qui traverse des espaces géographiques et sociologiques extrêmement variés. J'ai grandi dans une cité, à Aulnay-sous-bois, qui est un point de cette ligne. J'ai découvert ce livre il y a 15 ans. Je me souviens d'avoir eu à sa lecture une réaction assez épidermique. Le livre parlait de mon quartier, de la cité des 3000, des gens que j'avais côtoyés. Je reconnaissais dans certaines descriptions les amis de mon frère, des gens que j'avais bien connus. J'ai arrêté le livre au moment où je suis tombée sur la photo d'une petite fille noire prise devant la devanture du centre commercial de la cité, un endroit où j'allais tous les jours parce qu'il jouxtait mon immeuble, et pendant un instant j'ai cru que c'était moi... j'étais stupéfaite et j'ai refermé le livre. Avec le recul je me dis qu'à ce moment-là de ma vie j'étais en train de quitter tous ces lieux qui m'avaient vue grandir, de les quitter physiquement et aussi socialement. Je quittais la banlieue pour rejoindre l'autre monde. Depuis cette périphérie je tentais de me faire une place au centre, à Paris, par mes études, et mon travail de réalisatrice qui débutait, mais j'étais encore précaire, sans ancrage et sans doute que ce livre me renvoyait à tout un inconscient, un passé, une histoire que je n'avais de cesse de vouloir étouffer. Aujourd'hui, je me rends compte que cet horizon qui m'apparaissait alors comme désirable ne l'est plus tant que ça et que tous mes films n'ont fait que témoigner de cette culpabilité d'avoir voulu partir. Mais à ce moment-là, quand je découvre ce livre, c'est trop violent pour moi de m'y replonger, donc j'ai arrêté la lecture sur le visage de cette petite fille qui aurait pu être moi, et j'ai mis des années à ouvrir le livre à la même page pour me convaincre que ce n'était pas moi. Parce qu'au fond c'est moi... Et puis j'ai relu le livre précisément en 2015 au moment des attentats. Cette période a été un choc. J'ai eu le sentiment, confus à ce moment-là, mais que je peux exprimer clairement maintenant, que tout mon cinéma portait en germe l'annonce de cette catastrophe. Il y a peu de gens qui ont pu, comme moi, en venant d'où je viens, accéder à cet autre monde ; et c'est bien le problème de la France ! Mais je me suis rendue compte que d'avoir fait ce trajet dont j'ai eu honte pendant longtemps, c'était une force, qui me permettait d'avoir une vision de la société française beaucoup plus vaste que la plupart des gens qui se sentent autorisés à prendre la parole

dans ce pays. C'est pour cela que j'ai vu venir la catastrophe, et ladite catastrophe, ce n'était pas seulement la progression d'un Islam radical, mais bien celle d'un pays à ce point coupé en deux qu'on pouvait légitimement se demander s'il n'était pas en train de se disloquer. Les attentats de janvier ont mis au jour une fracture très forte et je me suis dit qu'il fallait en prendre acte.

« Nous », d'Alice Diop : Réparer le tissu social

En exergue du deuxième long-métrage d'Alice Diop, *La Permanence* (2016), qui se déroulait dans le cabinet d'un médecin généraliste à l'hôpital Avicenne, à Bobigny, on pouvait lire ce propos de Fernando Pessoa : « *On m'a parlé de peuples et d'humanité. Mais je n'ai jamais vu de peuples ni d'humanité. J'ai vu toutes sortes de gens, étonnamment dissemblables. Chacun séparé de l'autre par un espace dépeuplé.* » Le travail de la réalisatrice refuse la segmentation, les frontières. On y sent une volonté de réparation : *Nous* pose des points de suture pour tenter de réunir des bouts de société qui s'ignorent, des îlots dispersés dont certains sont même au-dessous du niveau du visible.

Le « nous » d'Alice Diop se veut fédérateur. Dans un même film, non pour les opposer, ni même les juxtaposer, mais pour qu'ils coexistent, elles montrent des gars des cités dans la quiétude d'une après-midi d'été et des participants à une chasse à courre dans les Yvelines. Deux mondes l'un à l'autre totalement étrangers, « *chacun séparé de l'autre par un espace dépeuplé* ». Ce « nous » du titre ne relève pas d'un naïf « vivre-ensemble » – la cinéaste ne perd pas de vue les différences sociales abyssales. Le choix de ce « nous » est un geste de revendication égalitaire. Comme si elle affirmait le droit à la représentation pour tous, et l'inscription de tous dans un même territoire : un film, une ligne de RER...

Pourquoi une ligne de RER ? Là est son fil (à recoudre) directeur : à l'instar de François Maspéro en 1990, qui en avait tiré un récit intitulé *Les Passagers du Roissy-Express* (1), Alice Diop a suivi la ligne B avec sa caméra. Un trajet qui la mène du nord de la Seine-Saint-Denis jusqu'à Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

On relève un arrêt commun à Maspéro et à Diop : la cité de la Muette, à Drancy, qui fut pour les juifs la première étape avant les camps de la mort pendant l'Occupation. Seule différence : le Mémorial de la Shoah de la ville n'existait pas en 1990. Une comparaison plus poussée entre le livre et le film serait d'ailleurs passionnante. Pas seulement pour constater les bouleversements à quarante ans d'intervalle. Mais aussi pour prendre la mesure des deux démarches.

Alice Diop reconnaît sa dette envers l'ancien éditeur devenu écrivain, mais elle reste parfois en surface. Dommage que la cinéaste ne semble pas avoir perçu ceci : si *Les Passagers du Roissy-Express* n'a pas le même objectif fédérateur que *Nous* (après avoir passé beaucoup de temps au nord, Maspéro s'ennuie vite dans la partie sud du trajet, celle où se trouve une population plus aisée, et abrège son voyage et, du coup, son récit), c'est aussi pour des raisons biographiques, non explicites mais bien réelles. En prenant davantage en compte l'épaisseur du livre de Maspéro, et pas simplement sa « méthode », *Nous* aurait peut-être été encore plus riche. Mais il est déjà fort stimulant. En particulier quand la cinéaste suit sa sœur, aide à domicile au sourire chaleureux, chez plusieurs personnes âgées, toutes bouleversantes par leur fragilité et la somme de mémoire qu'elles portent, et qui elles aussi font partie de ce « nous ». Politis

Christophe Kantcheff

Prochaines séances :

Les poings desserés Jeudi 05/05 21h Dimanche 08/05 11h00 et Lundi 09/05 19h00
Inexorable Mardi 10/05 20h

07 81 71 47 37 contact@embobine.com www.embobine.com